

## TOURS DE FORCE.

(Suite et Fin.)

—Camarade, me répondit le Breton en mordillant sa chique d'un air moqueur, vous parlez du pays que vous ne connaissez pas, absolument comme un aveugle qui cause sur les couleurs. Je ne vous dis que ça, pour le moment, ça suffit. Vos yeux ne tarderont pas à vous apprendre que les Bretons ne sont pas des gars à se laisser taper gratis par les mal-blanchis ! Moi, d'abord, je m'attends à une farce, je crois que nous rirons.

Ma conversation avec l'ami de Robert fut interrompue par l'arrivée de l'honorable colonel anglais S... qui, suivi de son favori Petit-Blanc et d'un magnifique chien danois, apparut sur le pont et attira tous les regards.

Le capitaine R. se précipita à sa rencontre, et après lui avoir donné une respectueuse poignée de main, le conduisit à la place d'honneur qui lui était réservée.

—Eh ! bien, mon cher capitaine, lui dit le lord, le Français est-il toujours décidé à tenter l'aventure ?

—Quelque mal élevés que soient les Français, ils ont encore pourtant assez de savoir-vivre pour comprendre qu'on ne dérange pas inutilement une personne comme Votre Grâce ! répondit le capitaine en s'inclinant profondément devant le Colonel.

—En ce cas, veuillez, je vous prie, cher capitaine, le faire avertir que Petit-Blanc est à ses ordres et l'attend...

—L'illustre Petit-Blanc n'est pas fait pour attendre un chien de Français, répondit gaillardement notre geolier. Holà ! interprète, allez vite chercher votre compatriote.

Nous étions dans une trop grande impuissance, et trop bien habitués à ces injures que nous méprisions, pour que l'idée me vint de relever cette insulte. Je me contentai de hausser les épaules d'un air de mépris et j'obéis.

—Robert, dis-je, en accostant le Breton, que je trouvais occupé à jouer tranquillement sa partie de drogue, le moricaud m'envoie vous demander si vous vous fichez de lui, que vous n'êtes point encore venu le saluer.

—Certainement que je me fiche de lui, me répondit le Breton, d'un air calme et doucereux, que démentait la rougeur qui lui était montée au visage. Dites-lui que j'ai encore quelques points à faire et qu'il ait à m'attendre... c'est son métier.

Ravi de cette réponse, qui me permettait de prendre ma revanche de l'impertinence gratuite du capitaine, je m'empressai de retourner auprès de lui, et là, d'une voix bien haute et bien claire, devant toute la société :

—Capitaine, lui dis-je, le matelot Robert est en train de jouer aux cartes. Il me charge de répondre à l'invitation du domestique Petit-Blanc, qu'aussitôt qu'il aura terminé sa partie, il viendra le trouver.

Ces paroles, comme je m'y attendais, produisirent un véritable scandale ; ce fut partout un concert d'improvements contre les Français et leur impertinence. Le capitaine R., cédant à sa nature brutale et emportée, voulut à toute force faire jeter Robert-Lange au cachot : le Colonel eut toutes les peines du monde à le calmer.

—C'est un usage en France, capitaine, lui dit-il, à ce que l'on m'a raconté, de satisfaire, pendant sa dernière heure, à tous les caprices possibles que manifeste un condamné à mort. Laissons cet homme achever sa dernière partie de cartes ! Quant à vous, Petit-Blanc, ajoutez le lord, déshabillez-vous et préparez-vous.

Petit-Blanc se dépouilla aussitôt de la riche et baroque livrée dont il était affublé, et un murmure d'admiration, presque de terreur, circula le long des gradins, lorsqu'il montra à nu son torse d'Hercule. Le fait est que ses bras, plus gros que des cuisses, et sa poitrine, supérieure en largeur à l'espace qu'eussent occupé deux hommes placés de front l'un contre l'autre, dénotait une force fabuleuse et qu'il était impossible de préciser. Ce Petit-Blanc était un véritable phénomène.

Le murmure flatteur dont je viens de parler durait encore, lorsque Robert-Lange apparut à son tour. Le Breton, l'air paisible, les épaules un peu voûtées, les mains dans ses poches, sa chique dans la bouche et son bonnet de coton sur la tête, présentait un contraste tellement saisissant, avec la superbe prestance et la pose théâtrale de son adversaire, que les Anglais se trouvèrent un moment tout désappointés.

—Mais cet homme ne pourra jamais résister à une chiquenaude du beau noir, disaient les ladies d'un air chagrin, ce combat est une plaisanterie... ce n'était pas la peine de nous déranger pour si peu de chose... Je parie que c'est encore là une mystification de lord S..., nous aurions dû nous en douter.

Quant à Petit-Blanc, après être resté pendant quelques secondes, plongé dans une stupéfaction profonde, il partit d'un éclat de rire, tellement prolongé et bruyant, qu'on eût dit une sonnerie de trompette :

—Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! en parvenant enfin à modérer sa gaieté, comme c'est drôle !...

—Dites donc, monsieur, me demanda tranquillement Robert, qui pendant le cours de cette scène avait conservé tout son flegme et tout son sang froid, qu'est-ce qu'il a donc cet animal-là ? Se figure-t-il bonnement que j'ai laissé là ma drogue pour venir assister à ses grimaces ? S'il a peur de boxer... qu'il le dise... Mais je ne tiens pas du tout à l'assommer... ça m'est égal... et je retournerai alors finir ma partie de cartes.

Le colonel S... comme la plupart des membres de l'aristocratie anglaise, comprenait et parlait assez bien, je l'ai déjà dit, la langue française. S'adressant aussitôt à Robert-Lange :

Mon ami, lui dit-il, votre pitieuse apparence justifie suffisamment la gaieté de mon nègre ; mais un pari est un pari : laissez donc de côté la phrase et procédons à l'action. Quels sont vos parrains ?

Je suis un chrétien, et je n'ai qu'un seul parrain, colonel ! répondit le Breton qui se méprit à cette demande.

Le colonel ne put s'empêcher de sourire d'un air de pitié, car une semblable ignorance des us et coutumes de la boxe augmentait encore la mauvaise opinion qu'il avait de Robert ; toutefois comme il tenait à ce que le combat eût lieu, il daigna expliquer assez poliment au Breton, que les champions étaient toujours assistés de deux témoins ou parrains, chargés de veiller aux intérêts des deux adversaires.

—Que de simagrées pour se flanquer une poussée ! dit doucement Robert. Enfin, puisque c'est une coutume, faut bien s'y soumettre. Qu'est-ce qui veut me servir de parrain ?

—Je suis à vos ordres, m'écriai-je en m'avancant vivement.

—Merci, monsieur, j'accepte sans façon... Allons, viens aussi, toi Jean, ajouta le Breton en faisant signe à un de ses pays d'avancer.

A présent que voilà la chose réglée, nous pouvons passer à la danse.

—Avez-vous une montre, interprète ? me demanda alors le colonel.

—Mais, colonel, à quoi bon cette question ?

—C'est incroyable, vraiment, s'écria lord S... en s'adressant à ses compatriotes, jusqu'à quel point l'éducation française est négligée... Je n'ai jamais vu nulle part une semblable ignorance... Tenez ! prenez ma montre, poursuivit-il, en me présentant un magnifique chronomètre de poche, qui marquait les secondes, elle vous est indispensable pour constater, chaque fois que votre tenant sera terrassé par un coup de poing, le temps qu'il restera hors de combat !... Si ce temps dépasse cinq minutes, il n'aura plus le droit de recommencer et sera considéré comme vaincu...

—En v'la des manières, pour en arriver à quoi ? à se tanner le cuir me dit Robert. Ça fait pitié... Je ne conçois vraiment pas que des gens aussi bêtes puissent être parfois de bons matelots. Mettez la montre dans votre gousset et laissez-moi faire...

Robert-Lange, en prononçant ces paroles, retira sa veste et se mit en garde.

Un éclat de rire spontané et moqueur, retentit le long des gradins ; je compris que la garde adoptée par le pauvre Breton était contraire aux règles de l'art et que les spectateurs le trouvaient ridicule...

—La colère commence à me gagner, poursuivit Lange.

—Robert, lui dis-je avec vivacité, ces gens-là en se moquant de vous insultent la Bretagne et la France ; il faut, entendez-vous, coûte que coûte, que vous flanquiez une pile au moricaud... Si vous avez le dessous, nous serons, je vous en avertis, indignement baffoués.

Le visage pâle et blafard de Robert se teignit d'une légère rougeur.

—Ah ! vous croyez que ces gredins-là veulent blaguer la Bretagne, me répondit-il d'une voix émue. Ne craignez rien... je saurai défendre l'honneur du pays ! Ah ! mon Dieu ! quel malheur qu'il ne soit pas de jeu, dans la boxe, de donner des coups de tête ! Sans vanterie, j'excellerai dans les coups de tête : s'il m'était permis d'en appliquer un seul au mal-blanchi, vous le verriez bientôt étendu sans connaissance et les quatre fers en l'air sur le plancher du pont.

—Colonel, dis-je alors en m'adressant à Lord S... mon partenaire est prêt. Peut-on commencer ?

—Volontiers, monsieur ; mais il reste encore aux combattants une formalité à remplir. Ils doivent se donner et se serrer la main en signe d'amitié. Petit-Blanc, continua le colonel, faites l'honneur au Français de lui présenter votre main.

Le nègre obéissant aux ordres de son maître s'avança en se dandinant d'un air superbe et dédaigneux, puis se plaçant en face du Breton, dans une pose théâtrale et qui lui permit de développer son torse terrible et puissant, il étendit son bras vers son adversaire.

—Serez-vous ma main avec respect, lui dit-il, elle a déjà assommé et tué plusieurs Français.

A cette injure grossière, qui sentait si bien le nègre, et que les Anglais accueillirent par des applaudissements prolongés, un frémissement d'indignation parcourut la foule des prisonniers.

—Que me dit le maricaud ? me demanda Robert.

—Il dit, mon ami, que vous touchiez sa main avec respect, car elle a déjà assommé et tué plusieurs Bretons.

Ces paroles produisirent un miraculeux effet sur Robert ; un éclair brilla dans ses yeux, ses sourcils se contractèrent, une expression de fureur et de férocité indescriptible, gonflant ses narines et relevant sa lèvre supérieure, lui fit voir ses dents serrées avec rage ; dans cet homme, habituellement si paisible et si doux, il y avait en ce moment du tigre.

L'imprudent Petit-Blanc, malgré la force prodigieuse dont il était doué et qui jamais encore ne lui avait fait défaut, ne put soutenir sans émotion le regard fixe et ardent de son adversaire. Il nous fut facile de deviner, à sa contenance embarrassée que ce regard pesait sur lui et le paralysait. Un profond silence régnait sur le pont. Les Anglais semblaient pressentir qu'un drame véritable allait se passer : Robert-Lange, je le compris, avait grandi à leurs yeux.

Quelques secondes que le Breton employa à comprimer la fureur immense qui l'agitait, me parurent, tant mon émotion était vive, des heures. Il me tardait, dans la fiévreuse impatience qui me brûlait le sang de voir le combat s'engager et la catastrophe s'accomplir. Enfin, Robert Lange, par un geste empreint d'une sublime énergie et d'une grandeur que je ne puis rendre avec ma plume, développa son bras et saisit la main du nègre.

Leurs mains enlacées, leur regard fixe, leurs visages enflammés, rapprochés l'un contre l'autre à une faible distance, les deux combattants immobiles et impassibles ressemblaient à un groupe de marbre.

Peu à peu, il me parut que le visage de Petit-Blanc, reflétait une vive expression de douleur : je ne me trompais pas ! Tout à coup, laissant échapper un cri terrible qu'il devait comprimer depuis longtemps, le nègre se mordit les lèvres avec rage, ferma à moitié les yeux, rejeta sa tête en arrière en relevant les épaules avec un tremblement convulsif et parut prêt à perdre connaissance. Quant au Breton, toujours calme et impassible, du moins en apparence, pas un de ses muscles ne remuait : on eût dit une statue.

Ce qui se passait était une chose tellement imprévue, si extraordinaire, que nous ne savions que penser. Ce fut Robert-Lange qui nous donna le mot de cette énigme.

—Misérable ! s'écria-t-il, d'une voix vibrante en s'adressant au nègre, cette main qui a assassiné plusieurs Bretons ne fera plus peur bientôt, même à un enfant !

En effet, prodige inouï de force, auquel jamais je n'aurais ajouté foi, si je n'en eusse été témoin, et que je puis attester ici, sur l'honneur, la main du Breton avait serré celle de son adversaire avec une telle violence, que le sang du nègre rejaillissait de ses doigts.

—Grâce ! grâce ! s'écria peu après, Petit-Blanc, incapable de supporter plus longtemps l'atroce supplice que lui causait cette terrible étreinte, grâce, je suis vaincu...

Mais, Robert, insensible à cette prière, sourd à ces plaintes, ne lâcha la main qu'il broyait que quand le nègre tomba sur ses genoux.

Alors, spectacle hideux ! nous vîmes cette main pendre, inerte et sanglante : elle était littéralement parlant écrasée.

Décrire à présent notre enthousiasme, notre joie frénétique, serait impossible. Des cris de « Vive la France ! Vive la Bretagne ! Vive Robert ! » saluèrent avec transport le triomphe du brave Breton. Nous étions fous de joie.

Quant à Robert-Lange, il n'avait rien perdu de son sang-froid.

—Colonel, dit-il, avec cette fausse bonhomie si pleine de

ruse et de raillerie qui n'appartient qu'aux paysans et qu'il avait dû conserver de sa vie campagnarde ; à présent que la petite formalité de la poignée de main est accomplie, je pense que nous pouvons commencer la boxe ? Qu'en pensez-vous ?

Lord S... était avant tout homme du monde, il parut donc ne pas comprendre ce sarcasme ; et s'adressant à Petit-Blanc comme si rien d'extraordinaire ne venait de se passer :

—Etes-vous prêt ? lui demanda-t-il ?

Le nègre souffrait de si atroces douleurs qu'il ne pouvait parler ; il se contenta de répondre à cette question par un signe négatif de tête.

—Renoncez-vous au combat ? continua le lord S... avec le même sérieux.

—Oui,...

—Alors, je déclare comme Juge de Camp, que vous êtes vaincu. M. Robert, ajouta le Colonel, avec une grande politesse, voici les vingt livres que je vous dois. Je conviens que vous possédez une force de poignet peu ordinaire, mais je n'en reste pas moins convaincu que, si Petit-Blanc se fut mesuré avec vous à coups de poing, il vous aurait tué.

Robert-Lange, au lieu de prendre avec empressement les quatre bank-notes de cinq livres chacune que lui présentait lord S... recula d'un pas ; mais il se ravisa bientôt, et les saisissant sans remercier :

—Je serais bien bête de laisser cet argent aux anglais ! s'écria-t-il, en mettant les billets dans sa poche ; c'est toujours autant de pris sur l'ennemi !...

Le Breton revint alors parmi nous et je laisse au lecteur à penser l'accueil que nous lui fîmes : il fut porté en triomphe.

FIN.

UNE ÉTRANGE HISTOIRE.—Nous empruntons l'étrange récit qui suit à l'*Abilene Chronicle* :

Le meurtrier de Kelley a été pendu dernièrement, et son corps inhumé à peu de distance du cimetière du village. La nuit qui a suivi l'enterrement, M. Johnson, marchand de bestiaux du Texas, revenait de visiter ses troupeaux. Il faisait un clair de lune magnifique. En approchant d'Abilene, il remarqua des mouvements suspects de la part de trois personnes qui paraissaient fouiller la terre, en un endroit isolé. Mettant pied à terre, il attacha son cheval à un arbre et gagna un poste d'observation d'où il ne pouvait être vu. Il reconnut que les trois travailleurs suspects étaient deux médecins bien connus d'Abilene et un nègre. La bêche de ce dernier ayant résonné contre un corps dur, « nous y voilà, » dit l'un des médecins, et en peu de temps un cercueil fut sorti de terre et ouvert. Un instant après, le tic-tac musical d'une batterie galvanique se fit entendre, et le spectateur, les cheveux dressés, le cœur palpitant, vit le supplicié se dresser sur son cercueil. Alors le nègre, encore plus effrayé que lui, commença à geindre d'une pitieuse façon.—Silence ! lui dit un des médecins, vous allez attirer les gens d'Abilene.—En même temps, l'autre docteur frappa le nègre sur la tête avec une barre de fer dont il s'était servi pour ouvrir le cercueil. Le nègre tomba et ne bougea plus. Les médecins se penchèrent sur lui.—Il est mort, dit l'un d'eux. Après quelques instants de consultation à voix basse, les médecins sortirent du cercueil le corps du supplicié, mirent à sa place celui du nègre, et poursuivirent sur le premier leurs opérations galvaniques. Bientôt le corps se mit à s'agiter par mouvements convulsifs ; les docteurs ouvrirent la bouche du pendu, y introduisirent une fiole, et ayant mis la main sur le cœur, dirent d'un air de profonde satisfaction :—Il bat naturellement. Au bout de quelques minutes, l'ex-pendu répondit aux questions qui lui étaient posées. Il déclara que la pendaison était on ne peut plus agréable ; qu'aux premières convulsions succédait promptement une titillation délicieuse qui s'étendait peu à peu dans toutes les régions du corps. Le sentiment s'éteignait graduellement, bien qu'une portion du cerveau semblât conserver sa vitalité. Enfin, le plus heureux moment de la vie est celui où l'on meurt au bout d'une corde.

Le ressuscité en était là de son récit quand un coup de vent fit tomber le chapeau du marchand de bestiaux. En se baissant pour le ramasser, il fit craquer une branche. Au bruit, les deux médecins prirent la fuite à droite, le pendu se sauva à gauche, et le marchand, courant à son cheval, sauta en selle et s'éloigna au triple galop.

Les autorités d'Abilene ont commencé une investigation.

TOUR D'ESCROC.—Un jeune homme de cette ville, récemment arrivé des États-Unis, s'était mis, depuis son retour, à fréquenter une jeune fille appartenant à une respectable famille. Il prétendait, comme bien d'autres, avoir fait fortune au-delà des lignes, et avoir rapporté plusieurs centaines de piastres qui devaient l'aider à se marier. La jeune fille se laissa prendre et lui promit sa main. Il y a quelques jours, elle poussa même la confiance jusqu'à lui remettre entre les mains une somme d'argent, fruit de ses épargnes, et qu'elle destinait à son trousseau de noces.

Le fiancé mit l'argent dans son gousset, et déta la nuit suivante, emportant avec lui les deniers et les serments de sa promise.—L'*Echo de Lévis*.

LE VOL DE \$150,000.—Henri B. Conklin était employé dans une maison de banque de Brooklyn, connue sous le nom de *Market Savings Bank of New-York*.

Vers la fin du mois de janvier, il disparut laissant dans sa caisse un déficit de \$150,000 représenté par \$100,000 de bons de l'Etat du Tennessee, et \$50,000 de bons fédéraux.

M. Robert Hageman, l'un des directeurs de la Banque se mit à sa poursuite, escorté des plus fins limiers de la police de New-York. Après avoir parcouru tous les Etats de l'Union, s'égarant sur des pistes trompeuses, il se rendit à Montréal, où il parvint à découvrir Conklin, qui depuis quelque temps déjà était caché chez le nommé Emnet Christian, rue Fullum.

Il le fit arrêter en vertu d'un mandat de la cour de police, et le caissier infidèle comparait dans l'après-midi devant le juge Bréhault.

Conklin a pour défenseurs MM. Abbot et Kerr ; M. Hageman a remis les intérêts du *Market Savings Bank*, entre les mains de M. Devlin.

H. R. Conklin peut avoir cinquante ans ; il semble bien décidé à faire une énergique défense.

LES TRAVAILLEURS.—Les travailleurs sont tellement rares ce printemps à Ottawa, que les *bourgeois* offrent jusqu'à \$30 par mois à ceux qui veulent aller travailler dans les chantiers du Haut de l'Ottawa. Il y a trois ans, tout au plus, on payait \$30 à un foreman et \$15 à un cuisinier. Cette année on a donné jusqu'à \$50 au premier et \$30 au second.